

Première partie

Le matériau Geulincx

## Introduction aux notes de Beckett sur Geulincx

Les notes de Beckett sur Geulincx font partie des nombreux manuscrits que l'écrivain a légués à Trinity College (Dublin) à sa mort en 1989. Depuis début 2002, quand le travail d'archivage et de constitution du catalogue fut terminé, ils peuvent être consultés sur place<sup>1</sup>. Notre publication de ces notes a été précédée de la parution en 2006 de la traduction anglaise par Martin Wilson de l'*Éthique* de Geulincx, éditée par Han van Ruler, et accompagnée des notes de Beckett sur cette œuvre introduites et éditées par Anthony Uhlmann, dont le travail est une référence essentielle pour nous ici<sup>2</sup>. L'intérêt pour Geulincx, dont Martin Wilson avait traduit la *Métaphysique* en 1999, rencontrait l'ouverture des archives beckettiennes, et c'est de ce volume anglais qu'est née l'idée du présent ouvrage. Les notes sont ici traduites du latin par Hélène Bah-Ostrowiecki, traductrice de Geulincx en français, et dont l'*Éthique* a déjà paru en 2009<sup>3</sup>.

---

1. Voir Matthew Feldman, *Beckett's Books : a Cultural History of Samuel Beckett's « Interwar Notes »*, Londres, Continuum, coll. « Continuum Literary Studies », 2008, p. 21.

2. Aux notes sur l'*Éthique* publiées dans cet ouvrage s'ajoutent ici celles, inédites, sur les *Quaestiones quodlibeticae* et la *Metaphysica vera*.

3. Arnold Geulincx, *Metaphysics*, Wisbech, Christoffel Press, 1999 (trad. Martin Wilson) ; Han van Ruler, Anthony Uhlmann, Martin Wilson (éd.), *Arnold Geulincx's Ethics with Samuel Beckett's Notes*, Leyde, Brill, 2006 (trad. Martin Wilson) ; Arnold Geulincx, *Ethique*, Turnhout, Brepols, 2009 (trad. Hélène Bah-Ostrowiecki).

On sait avec certitude que Beckett avait déjà croisé la pensée de Geulincx au début des années 1930 puisqu'il relève un passage du compte rendu qu'en fait Wilhelm Windelband dans *A History of Philosophy*, qu'il lit probablement entre 1932 et 1933<sup>4</sup>. Mais c'est à l'hiver 1936, entre janvier et début avril, qu'il se plonge dans son travail de lecture et de transcription de passages de l'œuvre de Geulincx, lu dans l'édition en trois volumes de Land (1891-1893) à la bibliothèque de Trinity College<sup>5</sup>. Ces notes correspondent aux manuscrits 10971/6/1 à 10971/6/35 et consistent en cinquante et une pages de transcriptions sur trois supports différents : des feuilles perforées de format réduit (16,2 x 20 cm) sur lesquelles Beckett a dactylographié ses notes (10971/6/1-15), que nous nommons D1 ; des feuilles non perforées et plus grandes (20,3 x 32,9 cm), dactylographiées uniquement sur le recto (10971/6/16-30 et 33-35), que nous nommons D2 ; et enfin deux pages in-folio de même dimension où les notes de Beckett sont manuscrites au recto et au verso (10971/6/31-32). L'ensemble couvre trois œuvres de Geulincx : *Quaestiones quodlibeticae*, *Metaphysica vera* et *Ethica*<sup>6</sup>.

Beckett prend une page de notes dactylographiées (D1, 10971/6/1) sur les *Quaestiones quodlibeticae* (1650-1652), série de questions portant sur des sujets divers auxquelles Geulincx répond, *pro* et *contra*, et qui, à maints égards,

sont « plus rhétoriques que philosophiques », mais où s'annoncent déjà l'originalité et la verve du philosophe<sup>7</sup>. La *Metaphysica vera* (1667-1669) retient davantage l'attention de l'écrivain, qui en dactylographie des passages sur dix pages (cinq feuilles recto verso, D1, 10971/6/2 à 10971/6/6). Constituée de trois parties que Beckett traverse avec une égale attention, autologie, somatologie et théologie, la *Métaphysique* est l'ouvrage dans lequel Geulincx établit le plus nettement les fondements théoriques de son système. Selon Bernard Rousset, c'est cette œuvre, et notamment la partie consacrée à l'autologie, l'exploration de soi, qui « constitue la part la plus originale de sa pensée<sup>8</sup> » – c'est pourquoi il nous semblait particulièrement important de rendre disponibles les passages que Beckett en transcrit, d'autant qu'ils éclairent de manière déterminante ceux de l'*Éthique* (1665-1669).

C'est sur cette dernière que Beckett s'attarda le plus, en transcrivant des passages sur quarante pages (10971/6/7 à 10971/6/35), comprenant des notes dactylographiées et les notes manuscrites. Il ne s'agit cependant pas d'une suite continue, mais, partiellement, de plusieurs versions de mêmes notes. Beckett a d'abord transcrit des passages sur D1 (feuilles recto verso, 10971/6/7-15), du début de l'œuvre à la première annotation qu'il a relevée pour le point I du deuxième paragraphe (« Observation de soi »), traité I, chapitre II, deuxième section. Il a ensuite recopié tous ces passages dans D2, visiblement « au propre », comme l'atteste par exemple le fait que certains ajouts manuscrits dans D1 sont intégrés dactylographiés dans D2. Cette seconde version poursuit jusqu'au point A du dixième paragraphe de la même section (« Septième Obligation »). En ce qui

4. Matthew Feldman cite ce passage des notes de Beckett dans son article, voir ici même, p. 183.

5. Everett Frost et Jane Maxwell signalent cependant qu'il n'est pas impossible que Beckett ait commencé à lire l'œuvre de Geulincx dans des éditions antérieures à Londres entre 1933 et 1935 (« TCD MS 10967/6 : Latin excerpts from Arnoldus Geulincx and R. P. Gredt », *Samuel Beckett Today/Aujourd'hui*, n° 16, Amsterdam/New York, Rodopi, 2006, p. 145 ; nous renvoyons également à cet article pour une description matérielle des notes de Beckett).

6. Jan Pieter Nicolaas Land (éd.), *Arnoldi Geulincx Antverpiensis Opera philosophica*, 3 vol., La Haye, Martinus Nijhoff, 1891-1893. Les *Quaestiones quodlibeticae* se trouvent dans le premier volume, p. 67-147, la *Metaphysica vera* dans le deuxième volume, p. 139-198 (et les annotations p. 266-300), et l'*Ethica* avec ses annotations dans le troisième volume, p. 1-271.

7. Comme l'indique Bernard Rousset, *Geulincx entre Descartes et Spinoza*, Paris, Vrin, coll. « Bibliothèque d'histoire de la philosophie », 1999, p. 22.

8. *Ibid.*, p. 45.

concerne les quatre pages manuscrites, elles portent les transcriptions du huitième paragraphe (« Cinquième Obligation ») au onzième (« Aide apportée par l'humilité »), et s'arrêtent au milieu de la page, laissant penser que Beckett interrompit son travail en ce point, et que nous disposons donc de la totalité de ses transcriptions. Les notes sur les cinquième et sixième paragraphes, ainsi que sur le premier point du septième paragraphe, sont recopiées dans D2, et la fin des notes de Beckett, à partir du point B du septième paragraphe, sont uniquement manuscrites. D1 est donc repris par D2 qui chevauche, partiellement, les notes manuscrites ; la traduction ici présentée est celle de D2 (jusqu'aux notes uniquement manuscrites), et nous avons signalé en notes les variations entre les versions lorsque nécessaire. Remarquons enfin que la numérotation des manuscrits de D2 ne suit pas l'ordre des notes de Beckett ni de l'œuvre de Geulincx : 10971/6/33 à 35 ne sont pas les dernières pages de ce corpus, mais doivent être insérées entre 10971/6/21 et 10971/6/22.

À l'évidence, Beckett prêta une attention particulière à l'*Éthique* et notamment à la seconde section du second chapitre du premier traité<sup>9</sup>, consacrée à l'humilité, elle-même déduite de l'autologie qu'abordait déjà la *Métaphysique*<sup>10</sup>. On peut émettre l'hypothèse que si cette œuvre le retint particulièrement, c'est parce que la pensée de Geulincx y déploie ses effets « dans la vie », dans le domaine des comportements et de l'expérience humains, d'un intérêt probablement accru pour l'écrivain, travaillant précisément, alors, à figurer l'étrange manière de vivre et de penser du héros de son roman *Murphy*. Le fait que les notes de

Beckett soient uniquement consacrées au premier traité peut, en retour, faire signe vers son intérêt pour l'abstraction et pour une certaine distance théorique y compris dans le domaine de l'expérience – en effet, Geulincx annonce dès le début du second traité qu'il va « descendre » vers les effets plus concrets de la vertu, là où le premier la considérait « intrinsèquement et de manière abstraite<sup>11</sup> ».

Les notes de Beckett sont presque exclusivement constituées de passages transcrits du texte latin de Geulincx et ne contiennent pas de « commentaire » sur l'œuvre du philosophe, mais les extraits qu'il a retenus et la sélection qu'il a opérée sont en eux-mêmes éloquentes : ils témoignent de la précision de la lecture de Beckett, et dessinent des zones particulières d'intérêt tout en laissant ouvert le champ des interprétations possibles. Nous espérons ainsi, en réunissant l'ensemble de ces notes, rendre sensible le cheminement de la rencontre entre l'écrivain et le philosophe, tout en donnant la possibilité à chaque lecteur, jouissant d'un silence « typiquement beckettien », de s'y frayer librement sa propre voie.

N. D. et E. M.

9. Dont il recommande expressément la lecture à son ami Arland Ussher le 25 mars 1936 (lettre citée par Matthew Feldman dans son article, voir ici même, p. 193).

10. « Déjà » dans l'ordre de la lecture de Beckett (dans l'édition Land, la *Métaphysique* précède l'*Éthique* ; mais, chronologiquement, Geulincx a rédigé le premier traité de l'*Éthique* avant la *Métaphysique*, d'après les indications de Rousset).

11. Arnold Geulincx, *Éthique*, op. cit., p. 229 (trad. Hélène Bah-Ostrowiecki).

## CODE TYPOGRAPHIQUE

... représente les points de suspension par lesquels Beckett a signalé les coupes qu'il opère dans le texte de Geulinx. Placés en fin de phrase, ils signifient que la phrase n'est pas terminée dans le texte de Geulinx.

[...] indique les coupes que Beckett n'a pas signalées.

[.] indique un passage où Beckett a noté des points de suspension alors qu'il s'agissait de la fin de la phrase dans le texte de Geulinx.

[I] La première lettre d'une phrase entre crochets signifie que le début de la phrase dans les notes de Beckett n'est pas le début d'une phrase dans le texte de Geulinx.

[Finalement] Lorsque Beckett a visiblement oublié un mot, ou lorsque cela était nécessaire pour la lisibilité, quelques mots du texte de Geulinx qui ne figurent pas dans les notes de Beckett ont été ajoutés entre crochets.

*Les passages en italique* dans le corps du texte sont ceux que Beckett a soulignés dans ses notes.

**Les passages en gras** signalent un ajout de Beckett par rapport à l'édition Land des textes de Geulinx. Ceux qui figurent en caractères romains sont écrits en latin<sup>1</sup>, et nous avons composé en italique ceux écrits en anglais (que nous avons traduits, en restituant l'original anglais en note).

Les changements de paragraphe correspondent à ceux des notes Beckett, qui transcrit rarement un paragraphe du texte de Geulinx *in extenso*. Signalons que, lorsqu'il transcrit deux extraits éloignés d'un même paragraphe dans le texte de l'édition Land, Beckett passe parfois à la ligne, et parfois non, indiquant alors simplement une coupe.

Pour une description plus détaillée des notes de Beckett, voir la notice en annexe, p. 263.

---

1. Parmi ceux-ci, signalons les quelques « etc. » qui signalent une coupe, comme les « ... » ; ou les « et » qui permettent à Beckett de restituer la continuité du texte après une coupe.

## *Questions quodlibétiques*<sup>1</sup>

---

1. C'est le terme technique en philosophie. Si on préfère une traduction plus simple, cela pourrait être « questions ouvertes » (dans le sens où le terme désigne des questions dont celui qui interroge choisit le thème et les termes). [N.D.T.]

1. Tous veulent être connus. Ne pas être connu, c'est presque ne pas avoir existé.<sup>2</sup>

15. *Est-il utile que les savants soient riches, ou bien, comme il arrive, pauvres ?*<sup>3</sup>

[...] Tailleurs, savetiers, charpentiers, gagne-petit, tout ce troupeau converti au culte de l'Opulence et du Profit, tu le verras bientôt jeter pincés, alènes, enclumes, fers et truelles, et venir se presser en rangs serrés dans l'enceinte de nos écoles.

20. Est-il pour l'homme plus grand ennui que de vivre !

25. Le feu que nous nous infligeons est plus cruel que celui de Jupiter.

26. Un feu qui vient de la nature est plus doux qu'un feu produit par l'art.

---

2. Aux numéros 1, 20, 25 et 26, Beckett a transcrit la première phrase de la réponse.

3. Intitulé de la question, souligné par Beckett dans ses notes. Il transcrit ensuite, sans passer à la ligne, l'argumentation *contra*.

*Métaphysique vraie*

INTRODUCTION :

Donc, puisque la Métaphysique est le Savoir premier, ou plutôt qu'elle a le savoir premier pour seuil (en effet c'est ce que nous entendons par Métaphysique ; nous ne nous attardons pas sur ce que d'autres y entendent), il est nécessaire de te considérer comme vide de tout savoir avant de faire ton premier pas dans la Métaphysique : en effet, comment vouloir parvenir au savoir premier si dès à présent tu crois être parvenu à savoir quelque chose ? [Section 2, 1.]

Il est en effet on ne peut plus juste de penser que peut être faux ce que tu ignores, c'est-à-dire pour ta part – et c'est suffisant. [Section 2, 10.]

PREMIÈRE PARTIE : De Moi-même, ou Autologie

DEUXIÈME PARTIE : Du Corps, ou Somatologie

TROISIÈME PARTIE : De Dieu, ou Théologie<sup>4</sup>

Les grains de sable de la mer sont-ils en nombre pair ou impair ?<sup>5</sup>

---

4. Suivant l'édition Land, les mots « Autologie », « Somatologie » et « Théologie » sont écrits par Beckett en lettres grecques (à la main).

5. Cette phrase, que Beckett place ici, se situe en réalité dans le développement sur le premier Savoir (« Je pense donc je suis ») de la première partie (« Autologie »).

## PREMIÈRE PARTIE

PREMIER SAVOIR. *Je pense donc je suis.*<sup>6</sup>

Tel est donc le premier savoir, qui me fait comprendre que je pense et que je suis.

DEUXIÈME SAVOIR. *Ma pensée a des modes divers à l'infini.*

Donc je pense, et je pense en une infinité de modes ; mais j'ignore encore si ces choses que je pense sont telles que je les pense.

TROISIÈME SAVOIR. *Je suis une chose une et simple.*

Je ne suis... conscient d'aucune partie en moi ; bien plus, je suis très clairement conscient qu'il n'y a en moi aucune partie. J'ai éventuellement un corps... et celui-ci a des parties ; moi, aucune... [I]l m'est impossible de découvrir en moi, en tant que je pense, aucune partie.

QUATRIÈME SAVOIR. *Il y a en moi nombre de pensées qui ne dépendent pas de moi.*

CINQUIÈME SAVOIR. *Il existe un être qui sent et qui veut, différent de moi.*

En effet, il y a en moi certains modes de la pensée qui ne dépendent pas de moi, que je ne prends pas l'initiative de susciter en moi, ils sont donc suscités en moi par quelqu'un d'autre (car il est impossible qu'ils m'arrivent à partir de

rien). Or cet autre, qui que ce soit, doit être conscient de cette opération ; en effet il l'exécute, et il est impossible de l'exécuter sans savoir comment elle se produit... *Ce dont tu ignores le processus de création, tu ne le crées pas [...].*

SIXIÈME SAVOIR. *Le même être provoque ces pensées en moi, par l'entremise d'un corps.*

Je ne connais pas et il n'existe pas de troisième terme... en dehors de la pensée et de l'étendue.

SEPTIÈME SAVOIR. *Elles sont aussi éveillées en moi par l'intermédiaire d'un mouvement.*

HUITIÈME SAVOIR. *Le corps et le mouvement n'ont par eux-mêmes aucune proportion pour éveiller en nous les pensées.*

En effet, même si les corps se rencontraient, ce n'est certes pas moi qu'ils heurtent. Je suis quant à moi une chose exempte de parties, comme il a été dit plus haut ; et quel heurt peut se produire contre un objet qui n'a pas de parties ?

NEUVIÈME SAVOIR. *Les corps sont nombreux à l'infini, et parmi eux il y en a un qui est mien.*

Or est mien ce corps à l'occasion duquel me viennent ces perceptions variées qui ne dépendent pas de moi... Donc j'appelle mon corps ce dont ainsi je subis... et ce sur quoi j'exerce une certaine action [...].

DIXIÈME SAVOIR. *Je suis un homme.*

Être un homme, c'est subir l'action d'un corps, et inversement en exercer une sur ce corps [...].

ONZIÈME SAVOIR. *Ma condition d'homme est complètement indépendante de moi.*

6. La phrase que Beckett fait figurer sur la première ligne (ici et dans la suite) est l'intitulé du Savoir. Pour des raisons de lisibilité, nous avons homogénéisé la présentation des titres qui varie dans les notes de Beckett (voir la notice en annexe, p. 264-265).

Cette union, qui fait que je suis uni à un corps, et que je subis et inversement exerce sur lui une action dans une certaine mesure permanente, ne peut pas être autre chose que la volonté et le bon plaisir de celui qui ainsi, par l'intermédiaire du corps et du mouvement, agit en moi et pareillement agit sur mon corps suivant la décision de ma volonté. Je n'ai donc aucun rôle dans la décision, car je suis venu dans cette condition (c'est-à-dire que je suis né, pour parler communément) sans aucun décret de ma volonté, ignorant tout de cette condition... Je quitte également cette condition (c'est-à-dire que je meurs, pour parler communément), derechef ignorant de tout, mais aussi (chose indigne), rétif. L'action que j'exerce dans cette condition (c'est-à-dire en étant vivant) ne se situe jamais hors de moi ; en effet, ou je ne fais que subir l'action du corps, ou je l'exerce sur lui (en cela réside la condition humaine) ; subir l'action ne relève pas de moi, l'exercer ne relève pas de moi, même si souvent cela se produit suivant la décision de ma volonté. Car cela n'arrive jamais, à proprement parler, parce que moi je le veux, mais parce qu'il le veut quand je le veux, comme souvent aussi je veux sans qu'il le veuille... Et ici s'ouvre une digression vers l'Éthique, ici se trouve l'embouchure du fleuve de la morale ; en effet il s'ensuit de là que le lot de l'humanité est de se garder de vouloir, puisque nous n'avons aucun pouvoir ; si bien que le principe premier de l'Éthique, le plus élevé et le plus général, qui fait le tour de tout le domaine moral, parfaitement connu par la lumière naturelle est : *Là où tu n'as aucun pouvoir, garde-toi aussi de vouloir.*

DOUZIÈME SAVOIR. *Je peux être dégagé de la condition humaine et cesser d'être homme.*

Ma conscience me rend parfaitement évident, et je comprends très clairement, qu'il n'y a aucune nécessité pour

que j'aie un corps à moi, autrement dit un corps dont je subisse et sur lequel inversement j'exerce une action, selon la démonstration qui en a déjà été faite. Mais ainsi exercer et subir cette action constitue essentiellement mon union avec mon corps ; là se trouve tout entière ma condition humaine ; par cela seul je suis homme. Et il m'est pareillement très évident, lorsque je m'observe bien, que je ne peux par ma propre force me dégager de la condition humaine ; en effet, à part vouloir, je ne peux ici rien faire pour obtenir ce résultat qui ne soit encore moins efficace que le vouloir lui-même. Car en admettant que je sache comment m'en dégager, on comprend encore moins la contribution dudit savoir à cette libération ; et je ne peux rien fournir en dehors de ces deux choses, connaître et vouloir. Pour le moment, il suffira que je me souvienne que ce n'est pas moi qui crée ce dont j'ignore le processus de création [.] Donc ma condition humaine dépend non de quelque nature ou de la nécessité, mais d'une décision qui appartient non à moi, comme je l'ai vu très clairement, mais à un autre, en tout état de cause Dieu.

TREIZIÈME SAVOIR. *Quand j'en suis dégagé, je ne meurs pas nécessairement.*

[I]l est très clair que la libération de ma condition humaine ne signifie pas ma mort [...].

ANNOTATIONS <sup>7</sup> :

3. Ce dont la non-existence fait que rien n'existe, cela doit exister ([...] ne peut pas ne pas exister) ; mais ce dont la non-existence ouvre la possibilité pour autre chose d'exister, cela peut ne pas exister.

---

7. Ces annotations sont de Geulinx, et consistent en des précisions sur certains points de sa *Métaphysique vraie*. Le chiffre noté par Beckett est celui du Savoir auquel l'annotation se rapporte.

10. Notre main n'est pas mue selon le commandement de la volonté, mais avec son accord [...].

## DEUXIÈME PARTIE

*Le corps est quelque chose d'étendu.*

PREMIER SAVOIR. *Le corps ne peut nullement exister de toute éternité.*

DEUXIÈME SAVOIR. *Le corps est antérieur à l'homme que je suis.*

En effet, il est d'une certaine façon une partie de moi ; de même que la coiffe ou la chausse sont d'une certaine façon une partie de la personne coiffée ou chaussée, dans la mesure où sans elles ces personnes ne seraient jamais ce qu'on dit d'elles, à savoir qu'elles sont coiffées ou chaussées, de même le corps est une partie de l'homme dans la mesure où sans lui on ne dirait jamais d'un esprit que c'est un homme. C'est pourquoi, comme il est d'une certaine façon une partie de l'homme, il est nécessaire qu'il soit antérieur à l'homme ; car exister est antérieur à entrer dans la composition de quelque chose d'autre.

D'où il apparaît que les écoles se trompent lourdement en posant que le corps est la matière de l'homme et que l'esprit est sa forme ; c'est l'inverse, et l'esprit assurément est comme la matière en l'homme, alors que son corps est comme la forme. De même que la forme d'un homme armé n'est pas l'homme ou le cheval, mais les armes ; ce sont elles en effet qui font que l'homme est ce qu'on dit de lui ; d'autre part ce n'est pas l'esprit qui fait qu'on parle d'un homme, mais le corps qui se rapporte à cet esprit selon des modalités déterminées... En effet, l'homme n'est pas autre

chose qu'un être corporel, dont sans doute aucun la forme est le corps, car c'est par le corps qu'un être corporel est ce qu'on dit qu'il est.

TROISIÈME SAVOIR. *Le corps s'étend à l'infini dans toutes les directions*<sup>8</sup>.

[O]n ne peut poser une étendue si grande qu'il n'y ait en dehors d'elle une étendue qui pourrait lui être conjointe, voire qui de fait et nécessairement lui soit conjointe...

[I]l appartient à la nature de l'infini que, quoi que tu en saisisse, tu ne sairas jamais l'infini même, mais que la plus grande partie de ce qu'il est reste hors de la partie saisie, selon la définition déjà ancienne d'Aristote.

QUATRIÈME SAVOIR. *Le vide est impossible.*

[S]'il y avait du vide quelque part, la même incohérence se ferait jour que lorsqu'on pose un corps fini, c'est-à-dire un dedans sans dehors [...].

CINQUIÈME SAVOIR. *L'espace est un corps.*

SIXIÈME SAVOIR. *Le corps est divisible.*

[L]e corps lui-même, qui est étendu à l'infini dans toutes les directions, est une chose simple et individuelle...

[I]l apparaît... que si l'on pose un tant soit peu de vide, par exemple ce que pourrait renfermer un poing, la nature corporelle tout entière ira à sa destruction...

[A]lors que le corps n'est pas divisible, [tous]<sup>9</sup> les corps particuliers le sont cependant [...].

8. Le mot latin est « *quaquaversus* » (voir la préface ici même, p. 20). Dans le sixième Savoir, « dans toutes les directions » traduit le même mot.

9. Beckett ne signalant pas de coupe, et comme il ne s'agit pas là d'une articulation logique avec le reste du paragraphe (articulations qu'il coupe sans le signaler la plupart du temps), on peut supposer qu'il s'agit d'un oubli. [N.D.T.]